

Les grandes espérances

The Invisible Woman, Grande-Bretagne, 2013, 1 h 51

Maxime Labrecque

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71365ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2014). Compte rendu de [Les grandes espérances / *The Invisible Woman*, Grande-Bretagne, 2013, 1 h 51]. *Séquences*, (289), 53–53.

The Invisible Woman

LES GRANDES ESPÉRANCES

Après avoir revisité une pièce de Shakespeare avec **Coriolanus** (2011), Ralph Fiennes, pour son second film derrière la caméra, remue la vie privée de Charles Dickens. Son film est correctement mené, avec un style juste mais très conventionnel, qui ne causera aucun remous, si ce n'est de son sujet provocateur... pour un public aristocrate du 19^e siècle.

Maxime Labrecque

Le film de Ralph Fiennes, sans doute rempli de bonne volonté, est malheureusement chargé d'un classicisme qui peut être lourd par moments. Bien que l'on suive l'évolution de la relation amoureuse entre Dickens et sa maîtresse secrète, Nelly, on peine à saisir toute l'intensité de leur amour. Rapidement, les rumeurs courent, dans une société très conservatrice, et on nous le fait bien sentir. Cependant, pour une grande partie du film, il semblerait que les personnages en savent davantage que les spectateurs; ce procédé, plutôt que de provoquer une rétention normale d'informations, est utilisé de façon maladroite. On flanque ici et là des bribes de conversations, des regards et des propos rapportés, mais la plupart du temps, cela est fait de manière peu subtile et le film, qui d'abord prenait des détours incertains, finit par devenir quelque peu démonstratif. Certes, la relation entre Dickens et Nelly ayant duré plusieurs années, de nombreuses ellipses s'avéraient nécessaires. Cependant, la plupart d'entre elles sont mal placées et, au final, il en résulte un court-circuit narratif entre le film et le spectateur. La narration se veut simple, mais elle s'égare en ne sachant trop sur quoi attirer l'attention du spectateur.

Ou plutôt, la narration se veut raffinée, mais elle ne se donne pas les moyens de ses ambitions. Jusqu'à la douteuse scène où les amants consomment pour la première fois leur amour, filmée en gros plan latéral sur leurs têtes, il est difficile de savoir quel est le point de vue adopté. Suivons-nous le personnage de Nelly qui semble bien ignorante jusqu'à ce qu'on lui explique clairement la situation? Il semblerait que oui, mais le récit s'emberlificote inutilement dans une série de scènes purement fonctionnelles. Le film s'ouvre sur un plan fixe d'une plage en Angleterre où, à pas rapides, avance celle qu'on devine être cette *femme invisible*. On entend le bruit des vagues et du vent, parfois assourdissant, symbole de son tourment. Ce motif revient à maintes reprises, lorsque Nelly sent le besoin d'échapper au monde.

La direction photo, loin d'être inintéressante, est peuplée de tableaux clairs-obscur et de scènes éclairées à la chandelle ou à la lampe à l'huile. Cette ambiance générale enveloppe le film d'un certain voile d'intimité. Du côté de la direction artistique, tout est un peu trop parfait et correctement placé; on remarque chaque détail dans les vêtements et les décors victoriens, alors qu'ils devraient s'effacer davantage. D'ailleurs, on ne peut passer à côté du personnage étudié de Catherine Dickens, sosie de la reine Victoria vieillissante. Personnage d'abord passif et risible, elle témoigne cependant d'une force de



Un certain voile d'intimité

caractère et d'une grande douceur, qu'il aurait été pertinent de découvrir davantage. Lorsque Dickens se sépare de Catherine, on ne peut qu'y voir le symbole du triomphe de la vie moderne sur la société victorienne embourbée dans les traditions. Malgré tout, la relation entre Nelly et Dickens demeure, pour le grand public, un secret. Kristin Scott Thomas, dans une performance tout à fait oubliable, joue la mère digne et aimante de Nelly. Malheureusement, on sent tout l'ennui qu'elle a à jouer ce rôle, sans doute trop facile et convenu pour elle, surtout après sa récente performance dans **Only God Forgives**. Quant à Ralph Fiennes, en incarnant le grand Charles Dickens, il se devait d'être convaincant. Il offre une performance juste, même si la jovialité du personnage paraît excessive par moments, et son amour pour Nelly n'est pas aussi tangible qu'il aurait été souhaitable.

Au final, **The Invisible Woman** lève le voile sur un aspect généralement méconnu de Dickens. En ce sens, le film parvient à ses fins de manière tout à fait correcte, honorable, mais Fiennes aurait dû oser davantage pour ce long métrage. Il a plutôt décidé d'opter pour la sécurité en réalisant un film d'époque formellement juste, où les costumes et les décors sont très réussis, mais où l'essentiel – la relation amoureuse interdite entre les deux protagonistes – est quelque peu dilué. Espérons que Fiennes, s'il retourne derrière la caméra, osera davantage et marquera ses prochaines œuvres d'une signature qui lui est propre.

■ **Origine:** Grande-Bretagne – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 51 – **Réal.:** Ralph Fiennes – **Scén.:** Abi Morgan, d'après le roman de Claire Tomalin – **Images:** Rob Hardy – **Mont.:** Nicolas Gaster – **Mus.:** Ilan Eshkeri – **Son:** Peter Hanson – **Dir. art.:** Nick Dent, Sarah Stuart – **Cost.:** Michael O'Connor – **Int.:** Ralph Fiennes (Charles Dickens), Felicity Jones (Nelly), Kristin Scott Thomas (Mrs. Frances Ternan), Joanna Scanlan (Catherine Dickens), Tom Burke (Mr. George Wharton Robinson) – **Prod.:** Christian Baute, Carolyn Marks Blackwood, Stewart Mackinnon, Gabrielle Tana – **Dist.:** Métropole.